

Sur la fine pellicule de Cannes



Journal d'un novice à la
découverte du Festival de Cannes

Sommaire

Comment je suis passé de l'autre côté de l'écran	3
« Vijay et moi, ou quand Garbarski filme à l'indienne	3
Cannes Clap 1 : De la marche avant les marches.....	6
Cannes Clap 2 : "Elle est par où la sortie ?"	11
Cannes Clap 3: Du haut des marches, on domine presque un monde.....	18
Cannes Clap 4 : le jour du marathon.....	28
Cannes : Clap 5 et de fin : la fin d'un rêve !	36



Comment je suis passé de l'autre côté de l'écran

Tout a commencé avec un concours de jeunes critiques organisé, chaque année (avis aux amateurs pour l'année prochaine, il y a des places à prendre) par Cinergie, La Libre Culture et Wallonie Bruxelles International. Le gain était extraordinaire (un voyage en plein festival de Cannes) et le thème imposé : faire la critique du dernier né de l'imagination de Sam Garbarski, Vijay and I. J'avais prévu le coup depuis longtemps mais, comme d'habitude, avais envoyé ma critique à la dernière minute ! Apparemment, je travaille mieux dans l'urgence que dans l'attente !

Je me souviens encore du mail que j'ai envoyé et qui proposait ma critique :

« Bonjour,

C'est à la dernière minute que je propose ma critique en espérant que le concours se finissent bien aujourd'hui à minuit! »

Ma critique était la suivante :

« Vijay et moi, ou quand Garbarski filme à l'indienne »

Ah qu'il est fantastique ce cinéma belge. Toujours prêt à ouvrir ses frontières et à apporter son originalité là où on ne l'attend pas. Trois ans après Mister Nobody, c'est un autre Belge, Sam Garbarski, qui retrouve une dimension internationale avec Vijay and I, tout juste nommé pour le prix du meilleur scénario aux Magrittes 2014. Un film audacieux et surréaliste qui prend New York comme décor et fait renaître Patricia Arquette.

Vijay and I, disons le d'emblée, c'est un peu comme si Madame Doubtfire avait croisé Borat sur le chemin de Bollywood, avec beaucoup de fantaisie et un zeste de comédie façon Woody Allen. Le tout agrémenté du fantasme absolu de beaucoup d'entre nous... Qu'arriverait-il si l'on pouvait assister à notre propre enterrement ? Quelle serait l'attitude de ceux qui nous ont aimés (ou du moins l'ont laissé croire) ?

C'est ce que va découvrir Will Wilder (Moritz Bleibtreu), acteur à la gloire passée devenu coqueluche, malgré lui, des enfants à travers son rôle de Bunny la Poisse, gros lapin vert aussi affreux qu'idiot. Côté privé, rien de plus palpitant, sa femme Julia fait matelas à part, sa fille le prend pour un loser. Point culminant de ce naufrage personnel, le jour de ses quarante ans, un vendredi 13, Will est oublié, même par ses proches. Le petit-déjeuner est asocial. Sa journée de travail suit le même chemin, tout l'insupporte dans ce calvaire. Comble de l'ironie : on lui vole sa voiture, son seul moyen de fuite. Démoli par le sort qui s'acharne, Will trouve réconfort chez son meilleur ami Rad. C'est là que l'acteur apprend sa propre mort, dans un accident de voiture. Un quiproquo, mieux, une opportunité de changer de vie ; de se travestir, turban sikh et barbe postiche comme alliés, et de devenir le charismatique banquier Vijay Singh. Alter ego qui va assister à ses propres funérailles, se faire aimer et même reconquérir Julia.



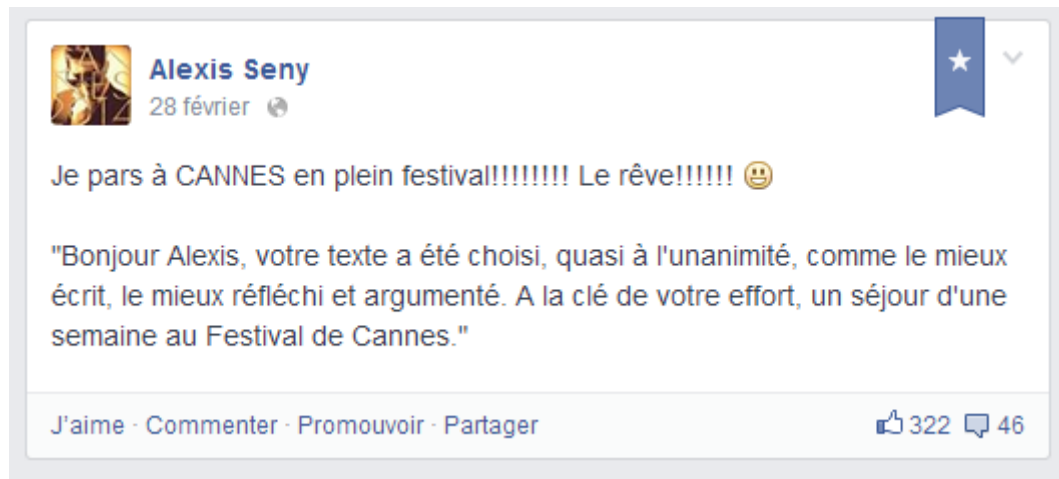
"Et si demain, j'assistais à mon enterrement?" Tel est le pitch du nouveau film de Sam Garbarski, atypique et attachant.

Alors, attention, interdiction de prendre le film de court. Tant le générique animé du début est fantastique (on n'est pas loin d'*Attrape-moi si tu peux* ou *La panthère rose*) et raconte, en fait, la vie du héros avant les événements traités dans le film, sur fond de musique jazzy. Pareil générique est aussi rare que charmant, petit bijou poli par le collectif belge *Salut ça va*.

Autant le dire, *Vijay and I* est un bon film, atypique mais terriblement attachant. Le pitch, original et décapant, a été écrit à six mains par Garbarski avec l'incontournable Philippe Blasband (*Tango Libre*, *Les émotifs anonymes* ou le remake d'*Angélique*) et Matthew Robbins (étonnant de retrouver ici le réalisateur du culte *Miracle sur la 8ème rue*). Sam Garbarski, avec toute sa maîtrise de l'art publicitaire, sort des sentiers battus (comme il l'a fait avec ses quatre précédents films) et propose une œuvre fraîche et légère, loin des sirènes du potache tendance en jouant sur le comique de situation. A l'affiche de ce casting exceptionnel, Moritz Bleibtreu, méconnu chez nous mais véritable institution chez nos voisins allemands, livre une prestation marquante dans ce double-rôle improbable. Patricia Arquette, malgré son absence des grands écrans ces dernières années, est en forme dans le rôle de la veuve (pas si explorée que ça) et de la psychologue redoutable (livrant une scène d'anthologie en apprenant à un couple à s'insulter). Un couple porté par une galerie de seconds rôles caustiques, à l'instar de Danny Pudi (célèbre pour son rôle dans la série *Community*) hilarant en restaurateur formant des faux serveurs indiens (accent à l'appui) ou le tout aussi excellent Michael Imperioli (lui aussi recruté de la série *Les Sopranos*) en agent totalement vénal et séducteur. Sans oublier la révélation du talent de la très jeune Catherine Missal en fille de Will totalement tyrannique. Une fine équipe qui remporte rapidement l'adhésion.

Cependant, *Vijay and I* ne convainc pas totalement. Tous les éléments étaient là pour donner un grand film et le résultat se révèle finalement honnête ; Sam Garbarski a fait son métier mais reste un peu trop sage. Le scénario promettait pourtant son lot d'excentricités mais finit par manquer de folies et d'un peu de peps, de rythme. Aussi, pas d'hilarité générale, mais on se surprend de nombreuses fois à sourire. Tout en nous imposant une part de réflexion pas si anodine sur l'intérêt d'une « résurrection » avant même de mourir, une remise en question. Au final, on sort de la séance heureux, conscient d'avoir pris une bonne bouffée d'air frais et par les temps qui courent, briser le signe (sikh ?) indien, ce n'est déjà pas si mal! »

Et la réponse, deux mois plus tard, fut sans appel ! Quelle euphorie, celle de ceux à qui quelque chose d'inattendu arrive !



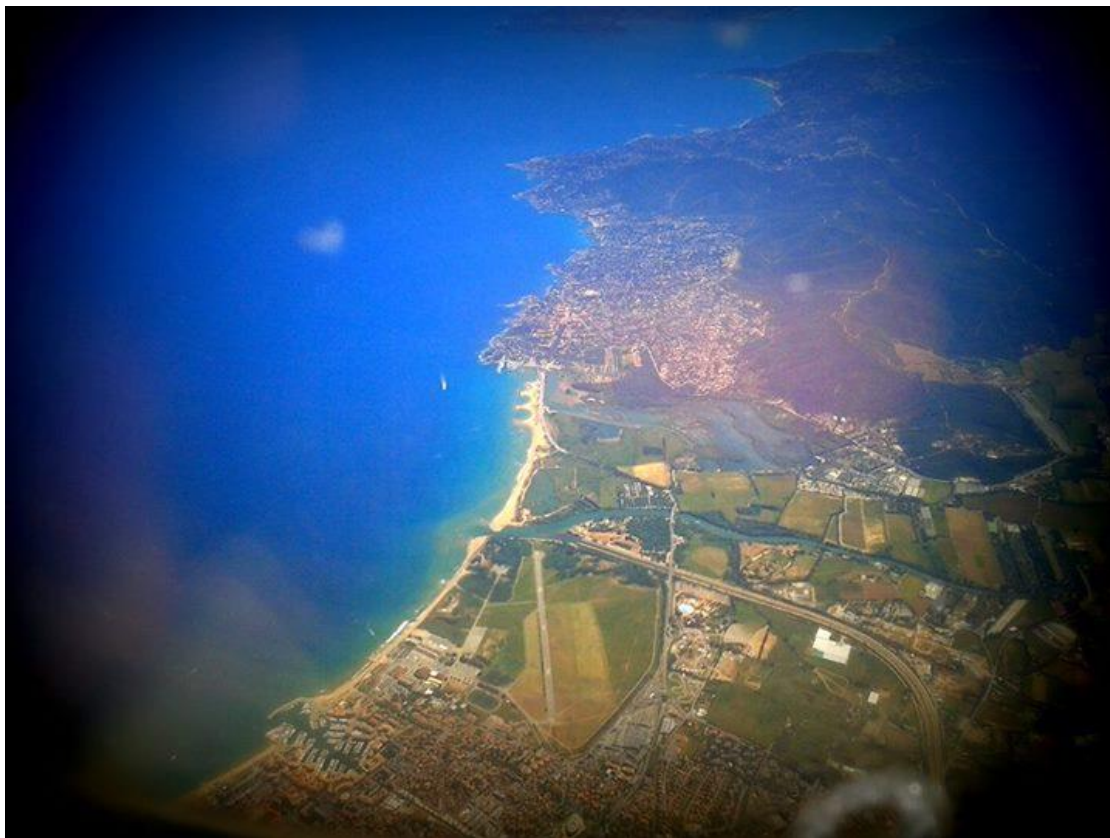
Du coup, j'ai eu l'idée de lancer cette page Facebook, sans doute ce qui était le plus facile à gérer sur place, pendant ces cinq jours de folie.

Son nom ? *Sur la fine pellicule de Cannes*. Un titre réfléchi qui, je trouve, correspondait bien à ma condition de novice privilégié dans un monde auquel peu de personnes ont accès (et encore moins un jeune belge de 22 ans qui ne s'y attendait pas) malgré que Cannes est, sans doute, le plus grand festival au Monde. Donc, *Sur la fine pellicule de Cannes* regroupe un peu tout, le cinéma, la plage de sable fin et ce petit microcosme international entre showbizz, amour du cinéma et privilèges (celui de voir un film six mois avant sa sortie par exemple). Tout a commencé avec une vidéo sans nulle autre prétention que la parodie et la franche rigolade (<https://www.youtube.com/watch?v=SSOYfBWFIE8>). Puis, je souhaitais faire vivre mon voyage au plus grand nombre de ceux qui voulaient me suivre. Un peu une revanche pour certains amis, un rien "jaloux", à qui je voulais permettre de s'évader l'espace d'un article, même en n'étant pas à Cannes.

Ma démarche était simple, je ne voulais pas trop jouer au journaliste (malgré l'intitulé des études que je termine), ne pas chercher à avoir toutes les réponses (il en faut pour les prochaines fois) et à casser le mythe. Je souhaitais plus me laisser porter par la magie, l'ambiance autour de ce Festival légendaire, le décrire par le prisme de mes yeux de novice et chanceux. Essayer de livrer mon ressenti, mes émotions, la découverte de ce monde étranger et qui n'a pas d'égal. Enfin, je voulais surtout faire vivre à mes amis et tous ceux qui voulaient me suivre, ce voyage, cette expérience comme s'ils y étaient, comme s'ils étaient mon ombre. Je ne sais pas si j'y suis arrivé, mais si c'est le cas, j'en suis très heureux !

Cannes Clap 1 : De la marche avant les marches

15 mai 2014, 01:53



Quelques minutes avant l'atterrissage assuré, la mer azure.

Nice, 16h. Tout va pour le mieux malgré le léger retard de l'avion, le bagage est léger et récupéré. Et l'excitation, l'adrénaline des grandes premières me fait oublier la nuit trop courte de la veille. Cerise sur le gâteau, j'ai retrouvé des figures connues : Frédéric de Goldschmidt, producteur déjà rencontré lors d'un précédent reportage et Nicole Gillet, Madame la déléguée générale du FIFF (où j'ai fait mes premières armes). Je suis en territoire inconnu, mais pas seul.

Loin d'être seul, même. Dans la longue file d'attente qui mène à la navette, certains y vont de leur égo (« *Y'a une file de Dieu* » dit l'ineffable bonhomme au canotier revendiqué qui souffle son mécontentement). La première navette part, je ne suis pas sûr d'avoir la deuxième, peut-être la troisième, patience est le mot d'ordre. A côté de moi, une scénariste anglaise s'acharne à la relecture de son scénario. Quelque chose se trame !



Pourquoi tout le monde veut-il aller à Cannes? Drôle d'idée

Deux GSMs et vingt festivals

Heureusement pour moi, Frédéric de Goldschmidt (le producteur de Madeleine Films rencontré un peu plus tôt) me hèle et m'embarque dans son taxi privé. Enfin, avant ça, faut-il encore le trouver ? Le soleil de mai tape un peu et une guerre des , et des nerfs, s'annonce. Qui sera le plus efficace à hameçonner le client ?

Au final, nous trouvons enfin Isham, taximan indépendant de Paris (vive le gps donc pour trouver son chemin dans la Mecque du Ciné) réquisitionné par une société privée pour la quinzaine. Enjoué, il lance : « *Le soleil est là et il n'y a pas de bagarre* ». Pas de bagarre, pas de bagarre, la police n'est quand même pas loin ! Branle-bas de combat, même : Une star arrive-t-elle ? On ne le saura pas.

50 minutes de trajets ponctuées de bouchons, de "*absolument*" (Isham n'a que ce mot à la bouche) et de klaxons, le temps de discuter un peu avec Frédéric. C'est son vingtième Festival, il en a fait 9 entre 0 et 10 ans car ses parents étaient des mordus ! « *Ma mère en a fait 50, elle a participé au tout premier. Pour les derniers, elle commençait à en avoir marre !* ». Vivant entre Paris et Bruxelles, le producteur jongle avec ses deux smartphones : « *un français, un belge* ».

J'arrive enfin au cœur de la perle des palaces, je téléphone à Louis Héliot, mon contact de Wallonie-Bruxelles International. « *Trop tard pour la surprise, ton guichet fermait à 17h30* ». Il est 17h45 et je râle sur le retard de l'avion, sur les bouchons... et sur cette montée des marches postposée, certes, mais qui ne se fera pas en état de grâce. Grace, oui, mais de Monaco, le film d'Olivier Dahan, polémique mais présenté en ouverture avec une Nicole Kidman rayonnante. Mais ça je le vois à la télé, du coup. Le dégoût est vite passé, Louis m'explique son plan d'attaque et sa bataille pour obtenir des invitations. « *Je devais voir Timbuktu demain, mais c'est l'ordinateur qui choisit, et je n'ai pas eu d'invit'* ». Car oui les invitations sont une loterie : Sur les 60 000 accrédité, il n'y a que 2500 places au Grand Théâtre Lumière. La place de cinéma est gratuite... mais chère à la fois.

Louis, majordome du Cinéma Belge

A la télé, Lambert Wilson a fini son (joli et émouvant) numéro, il est temps d'aller manger avec Louis. Louis, c'est un gars jovial qui pourrait faire un second-rôle bien reconnaissable et dont on ne saurait pas se passer au cinéma. Ca tombe bien, c'est son métier, à un détail près, il l'exerce dans l'ombre ! C'est l'homme à tout faire, une sorte d'Alfred qui aurait troqué le manoir Wayne de Batman contre le palais du cinéma belge : « *Je travaille au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris. Ici au Festival, outre soutenir les films belges, j'aide les réalisateurs à concrétiser leur projet. Cela va de la recherche de producteurs, à l'obtention d'un acteur spécifique. On participe aussi aux frais de réception et aux soirées pour nos films. On règle les problèmes aussi liés aux invitations, quand nous en disposons de 20 et qu'une soixantaine de personnes veulent leur place. Pas possible de satisfaire tout le monde.* »

Louis, c'est aussi un raconteur d'anecdotes hors-pair. « *Tu devrais écrire un livre* » lui dis-je. « *Plus tard, plus tard* ». Car oui, le Cinéma belge fourmille d'histoires quasi-légendaires. « *Le soir où Rosetta a eu la Palme d'Or, nous avons téléphoné en catastrophe (une catastrophe euphorique) à l'Hôtel Carlton, pour obtenir le petit salon afin de fêter ça avec l'équipe. Le patron, bien content, prépare des flutes de champagne, offertes. Olivier Gourmet dit alors, avec sa gouaille légendaire : "toujours du champagne, pourquoi pas de la bière !"* » Fêter une Palme d'Or à la bière, du jamais vu ! Le serveur est effaré mais s'exécute. « *L'équipe a soif et le Carlton est désormais à court de bière. Ils ont du aller faire l'aumône et payer l'hôtel d'à-côté pour ravitailler le groupe. Depuis à chaque sélection d'un film des Dardenne, vous pouvez être sûrs qu'il y aura de la bière en suffisance au Carlton !* » La passion anime histoires qu'il raconte.

Cannes de tous les possibles

La nuit a enveloppé la reine du Cinéma, et ce n'est pas les quelques gouttes de pluie qui font peur aux gentlemen en smokings qui prennent la direction du tapis rouge. La soirée se poursuit à la découverte de la Croisette et en repérage stratégique des hauts-lieux du Festival. On a l'impression que tout est permis. Un gamin bien sapé fume une chicha sur un muret, à une centaine de mètres des policiers. Les gens sont si bien habillés, de la robe de soirée classique à la tenue plus provocatrice, qu'ils font presque figure de star. On ne les connaît pas mais on ferait bien un selfie avec eux. Comme avec ces deux impératrices chinoises, divines. Devant le tapis rouge, les photographes ont abandonné leurs dizaines d'escabelles bien cadenassées aux barrières. Elles aussi se reposent.

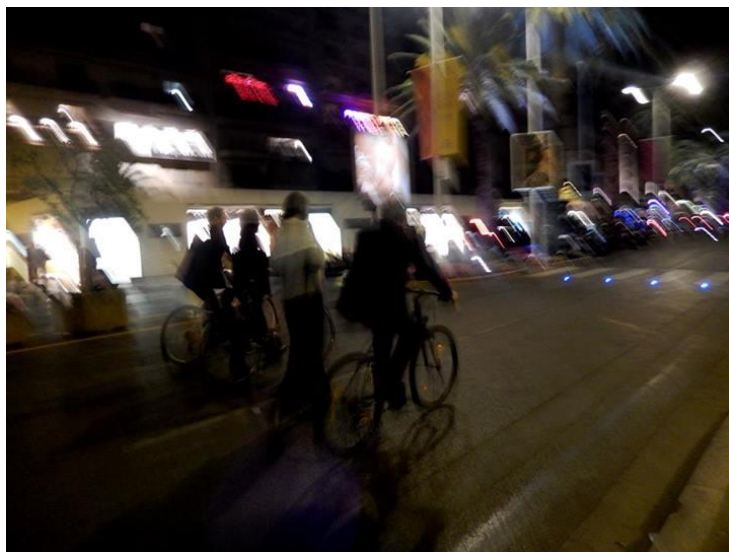


Ascenseurs pour (ceux qui font) la gloire. A coup de flash



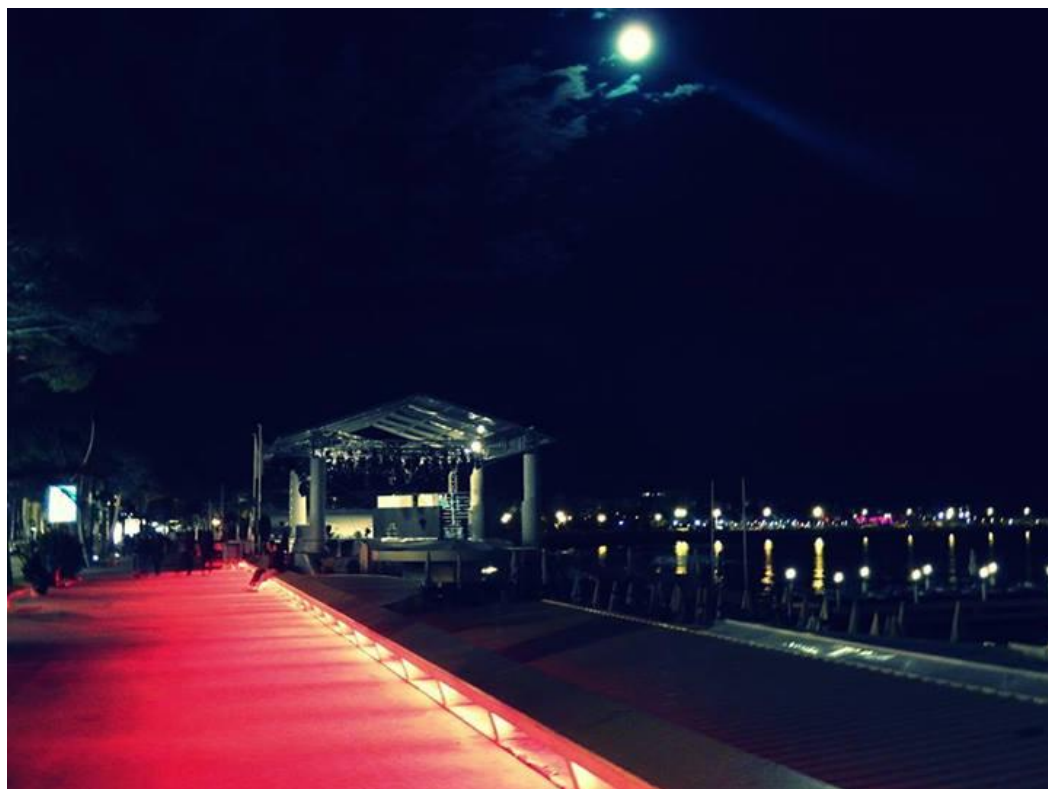
Les photographes, flasheurs de stars ont cadennassé leur place.

L'heure est au retour, la ville est plutôt calme, les soirées ne prendront cours que demain. C'est l'heure de rentrer. En voiture, grosses cylindrées et vitres teintées ou... en vélo, bien aéré, mais en smoking. Louis et moi, on ne fait pas mieux, on rentre à pied.



Noeud pap' noir et smoking, une nouvelle manière de faire du vélo?

Mon guide m'assure : « *Cannes, c'est par jour, entre douze et quinze kilomètres à pied* ». Pas sûr que ce soit le meilleur moyen pour les avoir palmés ! A demain, toujours dans cet autre monde.



La Croisette à la croisée de la Lune et du plateau du Grand Journal.

Cannes Clap 2 : "Elle est par où la sortie ?"

16 mai 2014, 03:28

Jour 2 : le réveil a sonné un peu trop tôt (7h30) compte tenu de l'heure à laquelle j'ai été dormir, mais quelque chose me dit que ça ne va pas aller en s'améliorant. Récompense: le soleil envahit les sept chambres de l'hôtel dans lequel j'ai pris mes quartiers, familial et pas très loin de la Croisette. Croissants au menu.

Le film fait son marché

Après avoir récupéré mon badge cinéphile, Louis (voir épisode précédent) m'offre un autre badge, pour le marché du film, cette fois, avec ce challenge : « *Quand tu auras fait le tour du marché et de tous ces vendeurs issus des quatre coins du monde, tu me diras si c'est encore raisonnable de tourner des films !* »



Le marché du film, c'est un continent international où toutes les nationalités se retrouvent pour vendre leur film.

En effet, ce marché est un dédale, un labyrinthe où s'affichent des centaines de publicités pour des films qui, peut-être, ne verront jamais le jour, ou le verront après de multiples rebondissements. C'est le but ! Trouver des acheteurs et des diffuseurs. Ca parle toutes les langues et il y en a pour tous les goûts, du slasher au film gentiment érotique en passant par la série Z et le film d'animation pour enfants. Même Miley Cyrus ou Justin Timberlake ont un film qui leur est dédié.

Dans ce palais, il y a aussi une multitude de petites salles de projection (faisant parfois à peine 15 places) où les potentiels acheteurs peuvent visionner des films finis mais pas encore distribués. " *C'est extrêmement frustrant pour le réalisateur, me dit Louis, les acheteurs ne restent jamais jusqu'à la fin du film, ils en regardent quelques minutes puis prennent la fuite vers un autre. Pourtant, ils achètent*

parfois, quand même, le film. Mais sans l'avoir vu jusqu'au bout." Pour le réalisateur, ce ballet d'entrées et de sorties, ce n'est pas ce qu'il y a de plus valorisant.

Je disais hier que ce qui m'intéressait dans le cinéma, c'était l'impossibilité de le maîtriser, de le connaître dans ses moindres détours, d'avoir tout vu. Impossible ! Et au vu de tout ce qui est proposé sur ce marché, ç'en est presque déprimant. D'ailleurs, il y a, sans doute, dans ce palais, des allées que je ne trouverai jamais et d'autres dans lesquelles je suis passé cinq fois. Sans parler du sentiment profondément gêné quand j'ai cherché, pendant cinq minutes, la sortie.

Une chaise et un sucre

Par contre, j'ai facilement trouvé la file menant à l'ouverture de la semaine de la critique. Les pass Cinéphiles sont les plus désavantagés par rapport aux autres badges et aux invitations mais normalement, je suis arrivé suffisamment tôt pour que ça le fasse ! Fingers crossed, comme disent les milliers d'Anglais ou Anglophones présents sur le Festival. Tout d'un coup, remous dans la file, deux vigiles s'activent : une dame vient de faire un malaise et est allongée à terre. Le gars juste à côté continue sa blague, mine de rien. L'incident est vite réglé, un sucre et une chaise sont amenés près de la victime. « *Il n'y a qu'un sucre et qu'une chaise, donc ce sera chacun son tour.* » Un des gorilles détend l'atmosphère et tout le monde repart d'un sourire.

Tout le monde est, à présent, installé dans la salle et c'est parti (après l'arrivée du Jury de la Caméra d'Or dont Nicole Garcia, Richard Anconina et notre belge Philippe Van Leeuw) pour *Piu Buio di Mezzanotte*, un premier film traitant de la culture gay italienne et de la révolte d'un ado efféminé envers sa famille et son père.



Davide Capone, magnétique dans le rôle torturé de Davide.

Passionné de chant, le jeune Davide va se retrouver à la rue avec une bande de saltimbanques du sexe, totalement libérés et prônant vol et tapin. Le parfum de la décadence n'est pas loin. Le drame est glauque, tantôt fantaisiste mais sacrément bien joué. Parmi les spectateurs, certains restent, d'autres rêvent (et ronflent). D'autres encore tentent de quitter la salle sur la pointe des pieds, tandis que les derniers le font dans un grand brouhaha : ces malotrus n'ont pas aimé et ça se sait !

Initiation d'un enfant gâté



Repas de midi avec vue sur la mer, non loin du cinéma de la plage qui offre, chaque soir, une séance gratuite rythmée par les vagues.

Un déjeuner (le "dîner" belge mais il faut bien se mettre à l'heure française) plus tard, et direction la salle Bunuel, à l'intérieur du prestigieux Palais du Festival. Sur le chemin, ça sent de plus en plus le showbizz, les décapotables et les comportements de plus en plus maniérés. Louis me dit : « *Ce week-end, ce sera pire, on ne saura plus marcher tellement il y aura de monde.* » En attendant, j'arrive à la salle pour mon premier vrai contact avec le cinéma asiatique : *Contes cruels de la jeunesse* du Japonais Nagisa Oshima. L'histoire d'un couple et de ses combines pour racketter des automobilistes. Peut-être suis-je trop fatigué, peut-être le film a-t-il mal vieilli, mais en tout cas, je n'accroche pas. Pour l'initiation, c'est raté.

Sus aux piétons

Pour le retour à l'hôtel, pour une pause méritée et la recharge des batteries (au sens propre comme au figuré : la joie d'avoir un Smartphone hyper consommateur !), je décide de passer par le vieux Cannes. Mais c'est sans compter le nombre de fois où j'ai bien failli y passer, renversé. Ici, en plein centre-ville, c'est la loi du plus fort, des bolides et des chevaux lâchés, qui domine. Rien à faire, le piéton a peu sa place. Et sa priorité, au prochain passage piéton, mieux vaut qu'il n'en fasse pas usage, au risque d'un carambolage, et pas que de cinéma ! C'est, donc, d'autant plus surprenant que le Festival de Cannes, qui réunit des dizaines et des dizaines de milliers de festivaliers, prenne place dans un endroit aussi hostile au passant !

Ouf je retrouve, un peu plus loin, la quiétude. Dans le square, des boulistes tapent la boule comme si rien ne pouvait les éloigner de leur habitude.



Cannes, ce sont deux univers qui rentrent en collision, tels une boule et son cochonnet: les boulistes contre les smokings.

Plus loin, c'est un calme olympien, paranormal, qui règne sur les hauteurs du vieux Cannes, comme s'il faisait la gueule au Cannes d'en bas, plat et longiligne.



Volets clos et pas un bruissement, le vieux Cannes fait sa sieste, pas si loin des sirènes du showbiz.

Un carrosse d'or, pas une citrouille

18h30, go, par des passages presque secrets, à l'inauguration de la Quinzaine des réalisateurs, Festival dans le Festival. Parallèle mais divergent car créé après mai 68 par la Société des réalisateurs de film en réaction à la censure et au luxe du Festival. Ici, malheur à celui qui mettra un smoking, pas de tenue correcte exigée. Mais, il n'y a pas à dire, une invitation, ça facilite la tâche, en deux temps trois mouvements, nous voilà dans l'enceinte du mythique théâtre Mariott. Nous sommes au balcon, et Frédéric Beigbeder n'est pas loin. Arrivé un peu trop tard, il devra se contenter des places réservées au « commun des mortels », mais privilégié quand même ! Ah non,

GSM collé à l'oreille, Beigbeder redescend, un ami lui a réservé une place en bas! L'inconvénient au balcon, c'est qu'on applaudit dans le vide et à l'aveugle, en accord avec les applaudes du bas, sans savoir quel hôte prestigieux vient de faire irruption dans la salle.

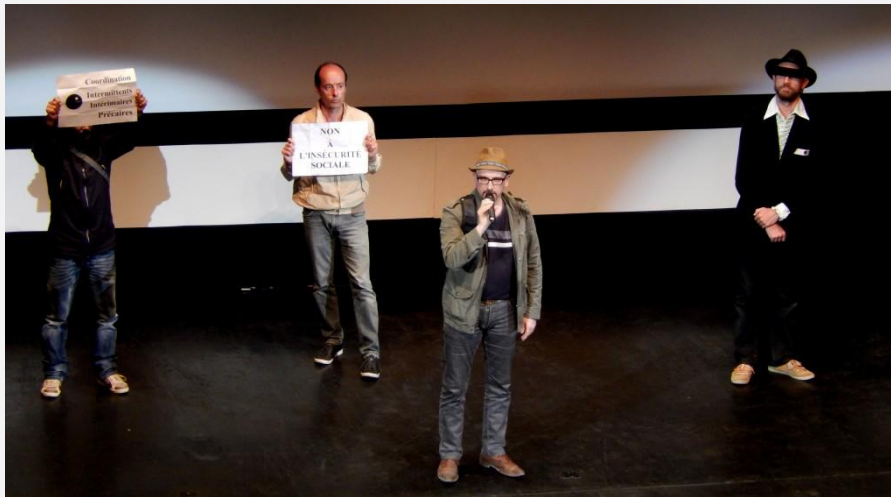
Bref, la séance commence par la remise du Carrosse d'Or, emblématique puisqu'il s'agit de la seule récompense que les réalisateurs remettent à l'un de leurs pairs. Avec une émotion particulière, puisque ce beau carrosse revient au regretté Alain Resnais, disparu en mars. Alain Resnais, le réinventeur du montage, l'iconoclaste, l'inventeur du film-prototype réconciliant les contraires. André Dussolier et Sabine Azéma (veuve et muse du réalisateur) sont présents, main dans la main. La tristesse est grande. L'hommage est formidable.



L'émotion marque Sabine Azéma et André Dussolier, proches d'Alain Resnais. L'hommage est vibrant!

Bande de filles... mais à part!

Après une petite interruption des intermittents du spectacle, *Bande de filles* de Céline Sciamma, le film d'ouverture, peut enfin s'étaler sur la toile. Ca commence fort avec une musique techno rythmée et entraînante. Le long-métrage raconte l'histoire de Marieme, en complète rupture avec sa famille et le milieu dans lequel elle vit, bien trop sage. Frappée par son frère, en perdition scolaire, humiliée par le boulot que fait sa mère, femme de ménage à la Défense, Marieme décide de provoquer la rupture en s'associant à trois autres jeunes filles de la même banlieue. S'ensuit une descente aux enfers, loin de la réussite qu'elle pensait atteindre.



Les intermittents viennent interrompre l'ouverture de la Quinzaine, réglée jusque là comme du papier à musique. *"On ose venir prendre la parole, et on la prendra de plus en plus! Ce n'est pas par plaisir mais par obligation!"*

Langage de djeuns à l'appui, Bande de filles ne manque pas de qualité : la réalisation est léchée, la photographie est parfaite et les actrices très à leurs aises. Pourtant le charme n'opère qu'à moitié. Un peu trop poussif, notamment dans l'agressivité du langage de certaines scènes (pas besoin d'en faire des tonnes pour montrer comment se parlent les jeunes), ce qui empêche le spectateur de vraiment intégrer la tribu des quatre personnages principaux. Dommage pour une bande de filles qui, au final, est plutôt une bande à part. Le long-métrage semble, aussi, interminable, de longs fondus noirs font croire, plusieurs fois, à la clôture du film, malheureusement il n'en est rien, et ça manque de rythme.

A manger et pas à boire

22h30, on mange enfin! Repas de cinéophile qui déguste du film à longueur de journée mais mange à pas d'heure. Une Jane Campion passe en pleine rue: la présidente du jury officiel semble aimer la marche simple et efficace, plutôt que la voiture blindée aux vitres teintées apparemment. Chapeau bas.

Ayant reçu une invitation pour la fête en l'honneur de Bande de filles, pourquoi s'en priver ? Rendez-vous sur la plage de la quinzaine. Ici, il n'y a plus d'alcool mais il reste toujours du jus de pomme et du coca, ça nous fait une belle jambe (qui au moins ne titubera pas au retour)!



Y'a moyen de faire plus petit comme bouteille? 18cl, non mais!

Sinon rien d'idyllique. La party ressemble à une soirée estudiantine. À la seule différence que les pogos se font en smoking (il faut le voir pour le croire !) et que ce sont des trentenaires, voire quadras, qui se prennent pour des éternels ados. Bref, il n'y a absolument rien à voir.



En fait, les soirées cannoises n'ont rien à envier aux fiestas étudiantes belges... sauf que ça se fait avec classe et smoking... pour la sobriété, on repassera!

Nous sortons de cette soirée fissa, non sans avoir croisé Bernard Menez. Il ne nous chantera pas *Jolie Poupée*, mais les poupées ici ne sont pas en reste, habillées telles des déesses. Pour le plaisir de nos yeux. Les miens se ferment, il est 3h20 et je rejoins les bras de Morphée, dans la toile des étoiles de mon rêve éveillé. Bonne nuit!



"Je suis le roi de Cannes!!!!" Bon d'accord... à 1h30, c'est un peu facile. Je ferais mieux d'aller me coucher moi!

Cannes Clap 3: Du haut des marches, on domine presque un monde

17 mai 2014, 04:27

Je viens d'ôter mon costume de star d'un soir d'un tapis rouge éternel et mythique. Tout est replié consciencieusement mais à portée de main, sait-on jamais qu'une autre occasion se présente ? Retour sur une journée mémorable.

J'ai encore été me coucher trop tard et fait plein de fautes dans mon article ! La vie du cinéma est éreintante. Du coup, je me permets de roupiller un rien plus longtemps pour accéder à la séance de 11h au Studio 13 pas très loin de l'hôtel, un cinéma réservé au pass cinéophile.

Pour être sûr d'avoir une place, je m'y pointe vers 10h. Car oui, mieux vaut prévenir que guérir, les places sont chères et on fait parfois plus longtemps la file que le temps qu'on reste dans la salle. Encore faut-il y rentrer. Un peu plus loin dans la file, un ancien cinéaste raconte son expérience : « *Avant ça allait, j'étais accrédité, j'avais des invitations. Depuis trois ans, fini tout ça. Je dois me débrouiller : l'année passée, j'ai fait la file trois fois et pendant six heures pour voir le dernier Sofia Coppola (ndlr. *The Bling Ring*)* ». Patience, patience donc.

Systeme D

S'il y en a un qui, en tout cas, a bien sa place, c'est ce soleil qui tape déjà (alors ça, c'est un belgicisme apparemment. En tout cas, tous les Français ne comprennent pas cette expression. Ils utiliseront plus facilement « le soleil cogne »). J'ai encore oublié ma crème solaire, mon cou prend cher même si je glisse dans mon col une revue bienvenue, afin de faire pare-soleil. Comme quoi, Cannes et Systeme D ne sont pas inconciliables.



On se protège comme on peut de ce soleil qui tape et cogne.



Système Débrouille aussi pour ce monsieur qui patiente assis dans sa chaise pliable. On lui demande s'il n'a pas peur d'être étouffé : « *Il y a de l'air. Puis, ici, c'est bon enfant.* » Il a raison : après les mondanités d'hier et avant celles de ce soir, je retrouve ici, devant ce studio 13, un peu de l'ambiance des files d'attentes du FIFF (ndlr. Festival International du Film Francophone de Namur). Dans la joie et la bonne humeur. À l'abri du star system. Bon, l'ouverture des portes se fait attendre, les festivaliers manifestent leur (gentil) mécontentement à l'applaudimètre. On perd patience, mais avec le sourire.

Avec une quinzaine de minutes de retard, le flot de spectateurs se déverse enfin dans la petite salle, un peu à l'écart du centre-ville cannois. Et je comprends mieux les craintes extérieures : la salle est confidentielle, il n'y a que 192 places (ça fait le grand écart avec le Théâtre Lumière qui frôle les 2500 places). Heureusement, en tirant un peu, tout le monde rentre.

Is somebody need English ?

Le film est présenté dans le cadre de la sélection ACID (l'association du cinéma indépendant pour sa diffusion) et s'intitule *Qui Vive* (premier film de Marianne Tardieu). Il bénéficie d'une petite médiatisation par la présence au générique de Reda Kateb (*Le monde nous appartient, Gare du Nord* et le premier film de Ryan Gosling *Lost River*) mais surtout d'Adèle Exarchopoulos (*LA Adèle* qui a fait sa vie à Cannes l'année passé ou qui a joué dans *Des morceaux de moi*).

À coté de moi, un journaliste fait aussi son premier Festival de Cannes. David Fontaine est journaliste pour *Le canard enchaîné*. Fou de cinéma, il est cependant amené à faire tout type de reportage comme il n'y a pas de spécialisation au sein du journal satirique français. « *D'habitude, on ne couvre jamais le festival. Ici, le rédacteur en chef était d'accord, pour une fois. Donc j'ai battu le fer tant qu'il était chaud et, en un soir, j'ai rendu le dossier complet pour l'accréditation. Indispensable ! Il faut être sûr qu'on va traiter du Festival dans nos pages et remplir toute une série de conditions.* »

La guerre des journaux

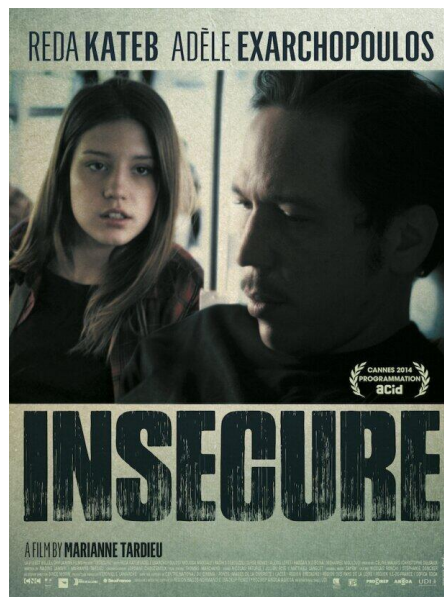
Et quand on y arrive, le chemin est encore long : Frédéric a un badge blanc, c'est la pire accréditation possible niveau presse. « *Si tu regardes au bout de la rangée, il y a un autre journaliste, de Libé. Son badge est bleu, c'est le sacro-saint badge pour un critique. Mais il doit avoir quelques Cannes à son actif ! Moi je n'étais pas au courant de cette hiérarchie. J'ai tenté d'accéder à la conférence de presse*

de Grace de Monaco, j'ai fait la file sans savoir que la salle était déjà bien complète. Erreur de débutant. » Cela rejoint la discussion que j'avais hier avec Louis : « *Le rédacteur en chef d'un magazine important va bientôt prendre sa retraite. À la question : Reviendrez-vous à Cannes ? Il a répondu: "certainement pas". Cannes, c'est le festival de l'humiliation pour les journalistes, qui ont un badge en fonction de leur importance. Un gars comme Yves Montmayeur (de Libération) a réalisé un film documentaire sur Michael Hanneke. Certains crient au chef d'œuvre. J'ai rencontré un Chinois qui me demandait où il était : son accréditation est ridicule. C'est son 22ème festival pourtant. »*

Enfin, trêve de bavardage. Le film est lancé après que le présentateur ait demandé dans un Anglais parfait « *Iz somebody need English ?* » Classe !

Adèle, un ange qui passe, vite

Qui vive est un bon film. Pas de chance pour ceux qui ne sont venus que pour Adèle, son temps à l'écran est minuté, elle apparaît très peu, mais son rôle est marquant. *Qui Vive*, c'est l'histoire de Chérif (Reda Kateb qui confirme son visage dramatique très saisissant, loin de la noirceur de son début de carrière dans *Un prophète*, *Le monde nous appartient* ou encore en terroriste dans *Zero Dark Thirty*. Reda devient un acteur qui compte), vigile pour une boîte qui le sous-paye et l'envoie chaque matin faire la garde devant un magasin d'une galerie commerçante. Un job qu'il hait, lui qui rêve de réussir le concours d'infirmier. Il l'a déjà passé quelques fois, sans succès. Mais il espère, il espère que tout change (décidément, c'est le troisième film en deux jours qui aborde ce thème) loin des jeunes de banlieues qui ne supportent pas qu'il travaille et porte un costume, loin des combines de son faux ami Dedah, dans lesquelles il va pourtant tomber. Pourtant il y a l'amour de Jenny (Adèle Exarchopoulos, sublime et naturelle à chaque apparition).



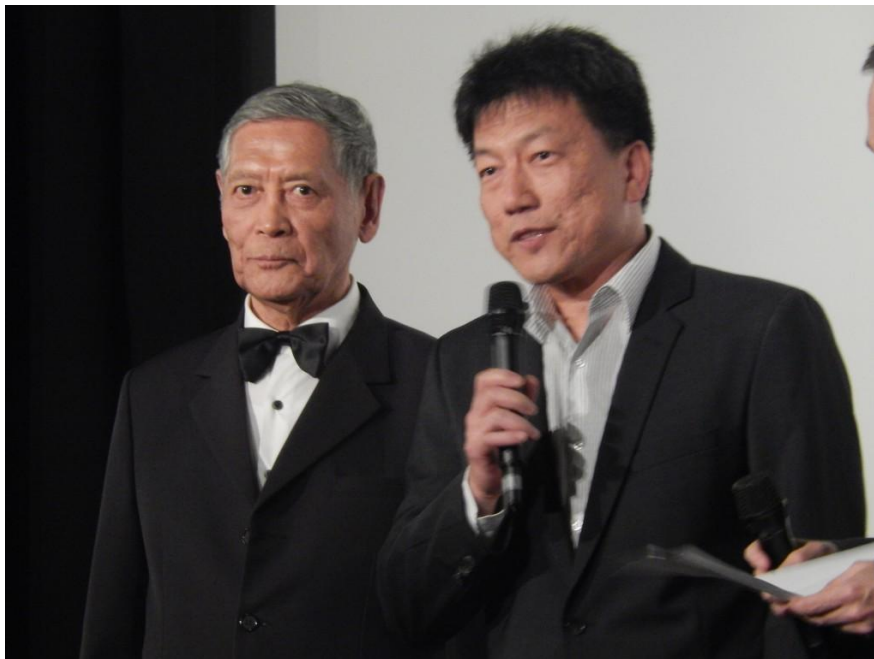
Ne pas se fier à l'affiche! Si Adèle est bien mise en valeur, elle n'apparaît que dix minutes à l'écran.

Très vite le film aurait pu tomber dans les clichés, il n'en est rien. La jeune réalisatrice a pris soin d'étudier la psychologie des personnages (sans cacher non plus un certain côté autobiographique même si elle n'a pas grandi en banlieue). La musique est, comme dans *Bande de filles*, électro, organique et évolutive, surlignant plutôt qu'appuyant les ficelles narratives. Le scénario se tient, plus ou moins, malgré quelques invraisemblances notoires. Subtil et lumineux malgré son aspect dramatique, *Qui Vive* est un joli film, qui ne sortira qu'à l'automne prochain.

En mode asiatique

Je prends congé de mon nouvel ami journaliste et mange sur le pouce un panini. Surprenante scène, un groupe de quatre Japonais est attablé dans le snack. Tous les quatre sont littéralement accrochés à leur Smartphone entre jeux et réseaux sociaux. A l'heure où le Festival de Cannes propose maintes occasions de dialogue, ceux-là semblent faire l'apologie de la non-communication communicationnelle. Quand je vous disais « choc des cultures » ...

Soit, j'ai enfin pris ma crème solaire et je continue mon programme. Le prochain film poursuit mon éducation, guère concluante la veille, du cinéma asiatique, toujours dans la catégorie Cannes Classics. Cette fois, c'est le film hongkongais *L'auberge du dragon* du plus mandarin des réalisateurs chinois : King Hu. L'acteur est présent dans la salle, 37 ans plus tard.



L'histoire, se passant dans les années 1400, propose un affrontement entre deux camps, celui de l'Eunuque Tsao et celui des membres survivants de la famille de son opposant politique. Un combat fantastico-kung fu sanglant qui ne désignera qu'un seul vainqueur, juste à la frontière occidentale : l'Auberge du dragon. Bon, ça a déjà été mieux qu'hier, l'ensemble se laisse suivre. Après, le film a très mal vieilli, le kung-fu aérien et les bonds de 10 mètres de haut sont assez ridicules. Peut-être est-ce un problème de culture aussi et de mauvaise compréhension du cinéma chinois. Toujours est-il que pas mal d'éclats de rire ont sorti la salle de sa torpeur au cours de la séance. Vu la dimension tragique au possible, ce n'était sûrement pas l'ambition du film ! Moi, j'adhère un peu plus à ce cinéma-là, mais mon aversion n'est pas encore vaincue.

En attendant les stars

Après, petit (re)tour sur le marché du film avant de me diriger vers l'entrée du Majestic Hôtel, haut-lieu de la jet set et du fric. Devant l'entrée, c'est l'attroupement. « *Elles ont du retard les stars* » dit un gars. Pour certains, l'attente dure des heures pour espérer apercevoir, une seconde, leurs stars préférées englouties dans le balai des (grosses) voitures. Les gorilles veillent, la police aussi.



Le tout ponctué de « *On bloque !* », « *C'est bon, on relâche* » pour faire entrer et sortir les taxis et autres véhicules. Niveau vedettes, je n'ai vu personne, à part Philippe Bouvard, sur le boulevard, non loin du tapis rouge.



Des péteux il y en a pas mal, mais une Grosse Tête, il n'y en a qu'une.



Et pendant ce temps-là...



... la Croisette continue de s'amuser

Rendez-vous pour la gloire

L'heure est venue de me préparer. Car oui, cette fois, c'est la bonne. J'ai mon golden ticket pour la séance de 22h30 au Grand Théâtre Lumière.



"J'ai le sésame pour demain soir, le tapis rouge et ma première montée des marches" #FestivaldeCannes #Captives #AtomEgoyan

Le cœur palpite (et si je n'entrais pas?) et l'adrénaline frémit, je dois être top, j'ai trop peur de me faire refouler. Surtout que Louis n'a pas réussi à avoir une invitation pour lui. Je dois lui faire vengeance.

Pour fouler la red carpet et les 24 marches menant au Grand Théâtre Lumière (2500 places quand même), le règlement est strict: chaussures noires, pantalon noir, veste noire, noeud-papillon noir et chemise blanche. Pour atteindre le Graal, il faut franchir six contrôles. Si ton costume ne convient pas, tu es refoulé, tu redescends les quelques marches enjambées et deviens la risée de tout Cannes (bon j'exagère un peu). Alors, selon vous, ce soir, ça va passer ou pas? Réponse un peu plus tard!



C'est marrant, en marchant dans la rue, je ne peux m'empêcher de penser que, quand je suis en Belgique, le port du costume est, en général, réservé aux examens oraux à l'université. Quel privilège, alors, de se balader dans la rue tel un prince. On a sa fierté tout de même ! Ici, sur la Croisette, c'est la norme et c'est l'ego qui en prend un coup. Tous les costards rivalisent de beauté. Le mien, c'est juste un premier prix (et pas d'interprétation, celui-là), en forçant la comparaison. Mais ce n'est pas bien grave, cette débauche de luxe ne m'intéresse pas pour cette fois, j'espère juste frôler le tapis rouge et rentrer dans la prestigieuse salle.

D'ailleurs, à défaut de Louis, je retrouve Manu, responsable de la production cinéma pour l'audiovisuel en communauté Wallonie-Bruxelles. Lui non plus n'est pas avare d'anecdotes. Mais là, avant la montée des marches, il me dit juste : « *Profite!* ». Et ça passe sans souci, ouf!



*Yessssss, I'm in the place to be! 2309 places et les meilleures conditions de vision d'un film au monde, hâte!
#festivaldecannes #Cannes2014*

La vie en rouge

Car oui le moment est fantastique, même si c'est péteux à souhait, même si la plupart de ceux qui montent ces marches ne le font pas pour le film en lui-même et repartiront peut-être après un quart d'heure (comme cette demoiselle à la jupe beaucoup trop courte dont l'intérêt pour le film semblait être nul). Quel bonheur de sentir la moquette rouge sous ses pas (ses soixante mètres sont quand même remplacés jusqu'à trois fois par jour !), de se sentir pénétrer le centre du Cinéma mondial, le centre des attentions. C'est un rêve éveillé, un privilège de cinéphile (que je ne suis même pas) gâté. Quelle sensation. Et c'est presque le vertige qui me saisit lorsque j'entre sur le balcon du Grand Théâtre, la vue est ahurissante, 2309 places, un cinéma comme je n'en ai jamais vu ! C'est dingue.

Manu me dit : « *Tu vas voir, où qu'on soit, on est bien placé. C'est une expérience unique, les meilleures conditions réunies pour voir un film. Le système est vérifié dix fois d'affilée pour que tout soit parfait. Tout est chronométré, réglé sur du papier à musique. Les retards sont rares.* » Pourtant, ce soir, c'est le cas, Atom Egoyan, Ryan Reynolds, Blake Lively et consorts prennent leur temps sur la red carpet et se font admirer. Les flashes crépitent. Nous, du balcon, nous voyons ça sur l'écran géant, impressionnant.

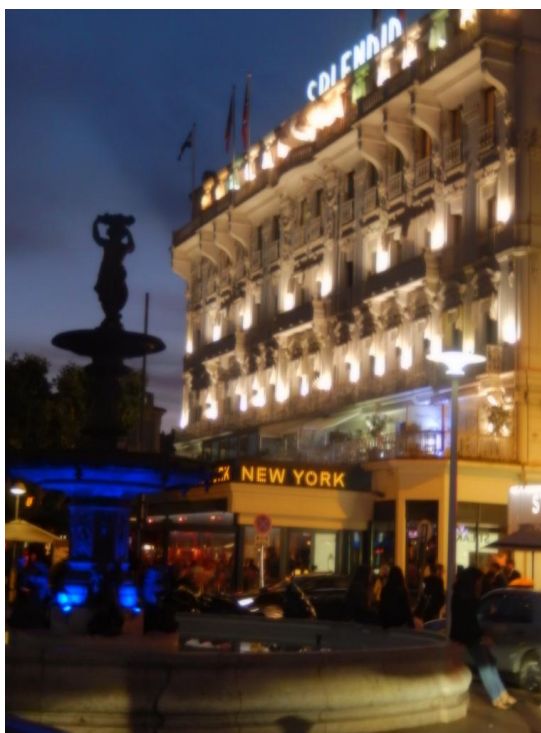




11 i comme centre du monde

Et puis, c'est la clameur. Atom entre dans la salle qui se lève comme un seul homme (qui serait le plus grand amoureux de cinéma). Manu en commentateur de luxe me dit : "*C'est magique pour un réalisateur. Il va s'installer au siège 111, le centre parfait de la salle, la place du héros célébré.*" Célébré d'ailleurs durant tout le générique de *Captives*, durant lequel les applaudissements ne cessent, pour acclamer l'entièreté du casting.

Un casting d'exception pour un film glaçant et terriblement efficace, mais ça je vous en parlerai demain, parce que là je m'endors !



Cannes Clap 4 : le jour du marathon

20 mai 2014, 11:27

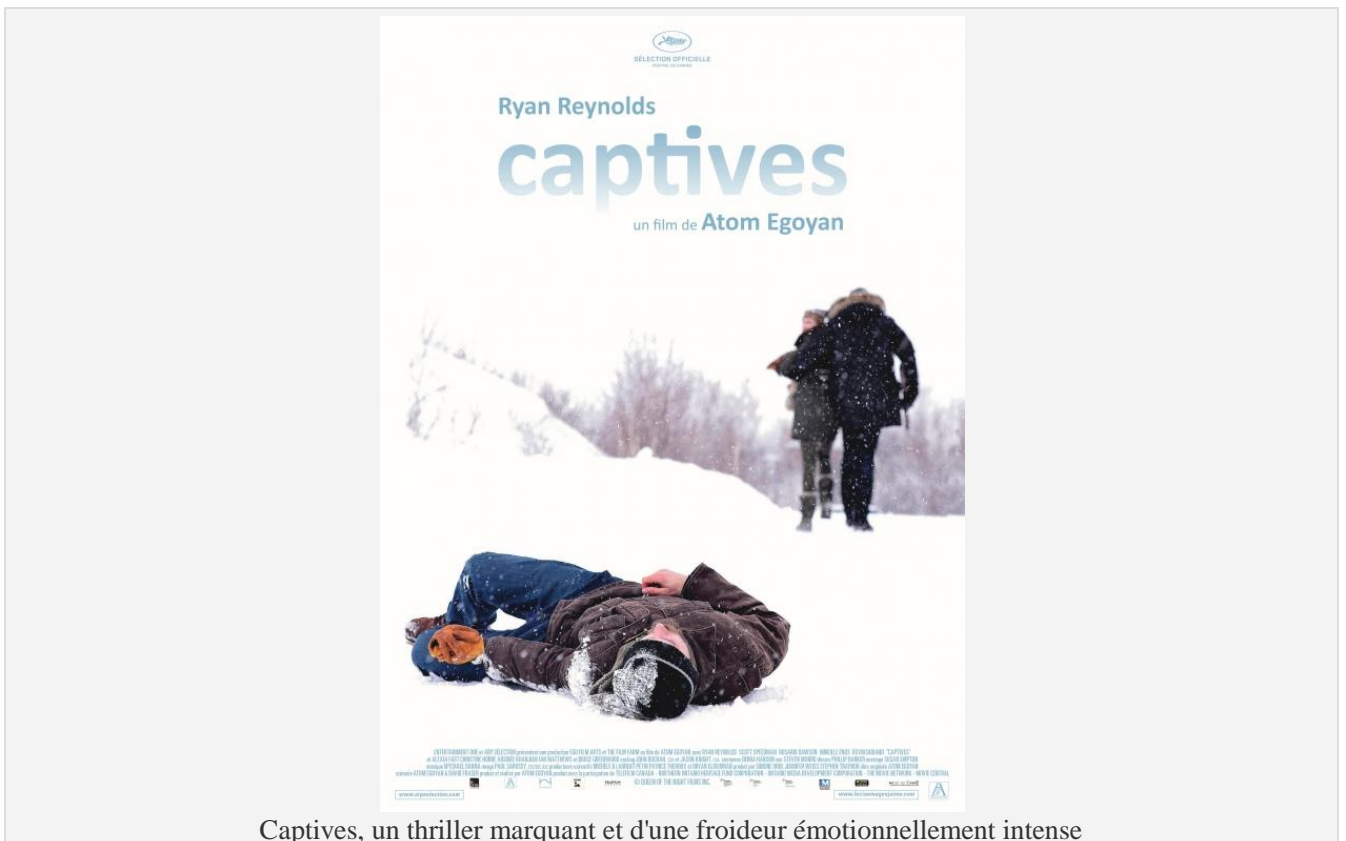
9h ! Trop bien dans ma couche, je n'ai pas tilté que le réveil n'avait pas sonné. J'ai dormi trop longtemps. Du sommeil du juste peut-être ! Mais pas de celui du cinéphile qui aurait dû se ménager pour accéder à la séance de 8h30 au centre de Cannes ! Tant pis, va pour la séance de 11h au Studio 13 (voir article 3). Reste plus qu'à m'excuser auprès de Louis qui m'attend depuis 8h pour le petit déjeuner. Le petit déj' - croissant et pain au chocolat - avalé, je termine ma critique du film d'hier, quand le sommeil avait eu la lâcheté de ne pas me la laisser terminer.

Retour vers le passé

Pour rappel, voilà le début commencé dans le Clap 3 :

« Et puis, c'est la clameur. Atom entre dans la salle qui se lève comme un seul homme, celui qui serait le plus grand amoureux du cinéma. Manu en commentateur de luxe me dit : « C'est magique pour un réalisateur ». Il va s'installer au siège 111, le centre parfait de la salle, la place du héros célébré. »

Célébré d'ailleurs durant tout le générique de Captives, durant lequel les applaudissements ne cessent, pour acclamer l'entière du casting. (Ryan Reynolds, Scott Speedman, Rosario Dawson, Kévin Durand...). Un casting d'exception pour un film glaçant et terriblement efficace »



Captives, un thriller marquant et d'une froideur émotionnellement intense

Car, si *Captives* marque le grand retour de l'habitué réalisateur canadien (*De beaux lendemains*, grand prix en 1997, *Adoration*, prix du jury œcuménique en 2008) dans la compétition azurée, son film

en vaut la peine. *Captives* est le pendant de *Prisoners* (LE thriller de l'année 2013 signé Denis Villeneuve avec Hugh Jackman et Jake Gyllenhaal), version prédateur du web : huit ans après son enlèvement, Cassandra semble toujours être en vie. La police a trouvé des preuves qui redonnent du courage aux parents, Matthew (Ryan Reynolds) et Tina (Mireille Enos), dont le couple a explosé sous le poids de la tristesse et du drame. Matthew est le dernier à avoir vu sa fille vivante, il est même soupçonné au vu d'antécédents obscurs. Détruit, il se vouera corps et âme pour retrouver Cass.

De ce synopsis, Egoyan prend le parti de ne pas situer l'intrigue sur la recherche du ravisseur. Dès le premier plan, et sans aucun doute, la caméra met en valeur l'enleveur d'enfant (Kévin Durand formidable dans un rôle de dingue). Non, le sujet n'est pas là; le regard est plutôt porté sur tout le processus et les ruses employées à faire tomber ce réseau de trafic d'enfants génialement organisé. Au plus près de la colère des parents, la caméra d'Egoyan donne compassion aux spectateurs et les entraîne émotionnellement dans son film. Rythmé, le film ne manque pas non plus de créativité au niveau de la mise en scène et du montage. Atom Egoyan crée son histoire avec une manière qui lui est bien propre, un peu iconoclaste et surtout déconstructrice, en alternant les flashbacks et les flashforwards parfois imprévisibles, un vrai puzzle. Mais sans jamais perdre son spectateur, ce qui est remarquable. Ce que le film réussit le plus, au final, c'est à faire naître quatre véritables acteurs jusque là sous-exploités. Ryan Reynolds, en père courage et combatif, est très juste dans sa composition (bien loin de ce qu'il nous avait fait connaître de lui). Rosario Dawson, le body sexy de *Sin City*, donne corps, cette fois, à l'émotion et à l'épaisseur de son rôle dramatique de directrice de cellule spécialisée dans la recherche d'enfant. Son compère inspecteur, Scott Speedman, l'invulnérable monstre mi-garou mi-vampire d'*Underworld*, ressuscite enfin. Mais la plus grande performance reste celle de Kévin Durand, absolument succulent dans son rôle de doux pervers sans cœur. Le quadra canadien, habitué aux seconds rôles, trouve enfin un rôle marquant et glacial qui fera date.

Côté défaite, le film ne réussit pas à dépasser l'excellent *Prisoners*, sorti il y a quelques mois et qui donnait un coup de massue sur le cinéma. On ne peut donc pas en vouloir à *Captives* de succomber sous cette écrasante comparaison. Mais le bât blesse surtout par la mise en musique du thriller. La musique de Mychael Danna (fidèle d'Egoyan et oscarisé pour sa B.O. de *l'Odyssée de Pi*) est écrasante, plombante et surtout, rajoute du mélo et de la dramatisation à un film qui n'en avait pas besoin. A part cet aspect, *Captives* se montre plutôt convaincant dans sa haute-tension. Il sortira en octobre en salles.

Spartacus et Cassandra, deux roms dans le temple du luxe

Retour à la réalité, j'arrive à 10h40 devant le Studio 13. Il y a moins de monde que pour le film précédent, tout le monde rentre en salle tandis que le réalisateur et son équipe, entrent, eux, en scène pour présenter un documentaire d'immersion dans la vie de Spartacus et Cassandra, un frère et sa sœur. Deux roumains tâchant de vivre chaque jour dignement malgré la misère apparente et leurs parents mendiants et démissionnaire. Une mère battue et malade et un père tombé en alcoolisme, par la force des choses et de la rue, et qui croit que tout sera meilleur en Espagne, maison et travail à la clé. L'alcool fait rêver mais ne transforme pas les cauchemars. Un triste encadrement qui ne laisse que peu de chances aux deux enfants qui rêvent d'école et d'une vie comme les autres enfants. Aidés par Camille chez qui ils ont été placés, Spartacus et Cassandra découvrent les joies de la campagne et d'une maison à soi, loin du squat délabré. L'espoir est permis ! Et c'est cet espoir que le réalisateur Ioannis Nuguet tente d'imposer, bien loin des préjugés. Et, trop tôt responsabilisés à ramener de l'argent, Spartacus et Cassandra redeviennent des enfants. Loin du chantage de leurs parents, ils apprennent à vivre sainement et insouciamment. Un très beau film servi par la poésie de la mise en scène et des paroles elles-mêmes écrites par les deux enfants qui retrouvent un goût du paradis. Reste

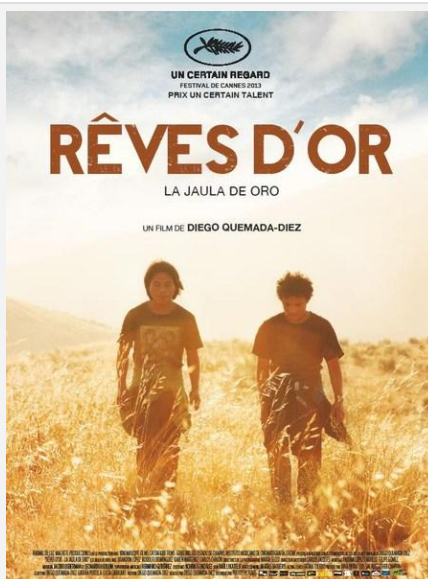
le doute, comme à chaque fois avec un film de ce genre, de savoir si le contact de la caméra n'a pas travesti la réalité.



L'équipe du *Spartacus et Cassandra*, un docu pour porter un autre regard (celui d'enfants) sur les Roms!

Les Guatémaltèques aussi rêvent d'or

Après un rapide brunch, c'est parti pour la deuxième séance du Studio 13 avec un retour à la fiction, mais toute aussi documentaire. *Rêves d'or*, du cinéaste espagnol Diego Quemada-Diez, a reçu le prix *Un certain talent* en 2013, à Cannes-même. Ce n'est donc pas une avant-première mais un film marquant, essentiel et absolument désespéré sur l'exil de trois jeunes Guatémaltèques, Sara (qui se fait passer pour un garçon tant la condition de femme est rude), le leader un rien caïd Juan et le sensible Samuel, à la recherche du rêve américain. Un rêve mis sur les rails du jour au lendemain, lorsqu'ils décident de monter clandestinement dans un train : le destin de milliers de jeunes Guatémaltèques croyant en une vie meilleure passant par le Mexique. Rejoint par l'Indien Chauk, la petite troupe va très vite se rendre compte que le périple s'annonce compliqué. Et qu'il est possible que tous n'atteignent pas les States. Quasiment insoutenable, ce film est majeur, dans sa mise en scène parfois poétique mais surtout sans concession. Avec un triste constat sur la difficulté de rêver d'une autre vie, plus humaine et des sacrifices considérables qui y sont nécessaires. Bouleversant.



Un film brillant sur la difficulté de rêver des USA quand on est du pauvre Sud.

Invitation, please !

Le générique terminé, je reçois un sms de Louis : « *Intéressé par une invitation pour Saint-Laurent, ce soir ?* ». Pourquoi dire non quand j'ai une nouvelle fois l'occasion de piétiner ce sacré tapis rouge? Il m'explique : « *J'ai trouvé une autre invitation, Natacha (ndlr. Régnier) m'a demandé d'être son cavalier. Ca ne se refuse pas !* ». De fait !

Je cours enfiler mon costume et c'est reparti pour la course. Avant de partir, je me confectionne un petit papier pour essayer de trouver une invitation pour la séance de minuit : *The Salvation* avec Mads Mikkelsen, Eric Cantona et Eva Green. Car oui, difficile d'avoir son invitation pour certains films. Des dizaines d'aficionados assiègent le Palais du Festival en abordant les gens qui en sortent. Il faut dire qu'ils ont leurs chances, même pour les films ultra-prisés. Car si les invitations sont gratuites, il est obligatoire pour ceux qui les possèdent de les utiliser. Sous peine d'être pénalisé et d'être discrédité. Ou de perdre des points dans la grande loterie informatique, assez arbitraire, qui distribue les invitations aux accrédités. Du coup, certains donnent leurs invitations avec plaisir. D'autres sont plus adeptes de la montée des marches et du glamour associé qu'à la vision de film : ils filent après un quart d'heure. Puis, il y a ceux qui donnent leur invitation au dernier moment... parce qu'ils se sont fait refouler! Le malheur des uns fait le bonheur des autres, dit-on!



Aux principales entrées du Palais, ils sont nombreux à faire le mur pour tenter d'avoir une invitation.

Fan du grand Eric, j'écris sur ma feuille que je balade à bout de bras dans la foule : « *Looking for Eric... and 1 ticket for The Salvation* ». Ca en fait rire quelques uns qui apprécient la référence et, au final, chance !, j'apprends que des invitations sont disponibles au stand Cinéphile. Mission réussie, je frôlerai donc deux fois le tapis rouge, ce soir. Et, en plus, je verrai un des films que j'attendais le plus. Content que je suis.

Saint Laurent, saint ennui !

En attendant, j'ai pris place dans la file en zigzag qui mène au Tapis. Certains font déjà des selfies ou appréhendent leur smartphone pour filmer (avec) leurs pieds et immortaliser l'ascension des 24 marches. Quelques-uns se font refuser car « *pas le look coco* ».

C'est du balcon que j'assiste à la montée des marches de Salma Hayek en mode défenseure de grandes causes. Elle tient dans ses mains un panneau « *Bring back our girls* » : un signal fort vers la Namibie et les jeunes filles enlevées par Boko Haram. Les stars savent s'engager malgré leurs paillettes, tant mieux! Mika, Michel Piccoli, Natacha Régnier, Catherine Frot (oh la robe !) s'ensuivent au rendez-vous des stars et des flashes (les stars sont-elles encore capables de voir le film après tant de sollicitations photographiques ?).



Message fort pour Salma Hayek!



Saint Laurent oblige, c'est un défilé qui s'offre le tapis rouge, comme ici avec Catherine Frot.

Le noir se fait et le biopic sur Yves Saint Laurent commence sous les applaudissements nourris du public. Nourris, mais pour peu de temps. Le film se révèle ennuyeux. Malgré sa mise en scène soignée, protocolaire, d'une beauté exemplaire (on ne peut pas le retirer à Bertrand Bonello), l'histoire (laquelle ?) n'est rien d'autre qu'une succession de tableaux sans réelle narration entre eux. Ça brille, ça claque mais ça ne suffit pas à faire un film, ou alors un film nombriliste et prétentieux. Ce qu'est *Saint Laurent*, on dirait que le réalisateur Bertrand Bonello s'est regardé filmer et s'en est félicité. Pour celui qui ne connaît rien à l'histoire du couturier, difficile de suivre le film, qui plus est ne recèle aucune performance d'acteur sinon celle peut-être des chiens (qui donne un brin d'éclat à la salle, hilare). Jérémie Renier sauve un peu la mise en campant Pierre Bergé, très à ses affaires; Louis Garrel

aussi. Ne parlons pas de Léa Seydoux. Et Gaspard Ulliel en YSL ne m'a pas séduit. Bref, c'est mauvais de chez mauvais et il n'y a pas de quoi péter les coutures (surtout que le film passe quand même à côté du couturier grandiose en préférant prôner son quotidien mélancolique, sa consommation extravagante de cigarettes et ses cocktails alcool-médocs. Et on se dit : « *Mais quel con !* »). Et la grande débandade du public du balcon semble suivre le même avis!



Gaspard Ulliel et Jérémie Renier campent deux figures emblématiques de la mode à la française.

Un détour par le cinéma de la Plage où mon film préféré va commencer. *Le Bon, la Brute et le Truand* s'apprête à débarquer sur le sable où plus une chaise n'est libre.

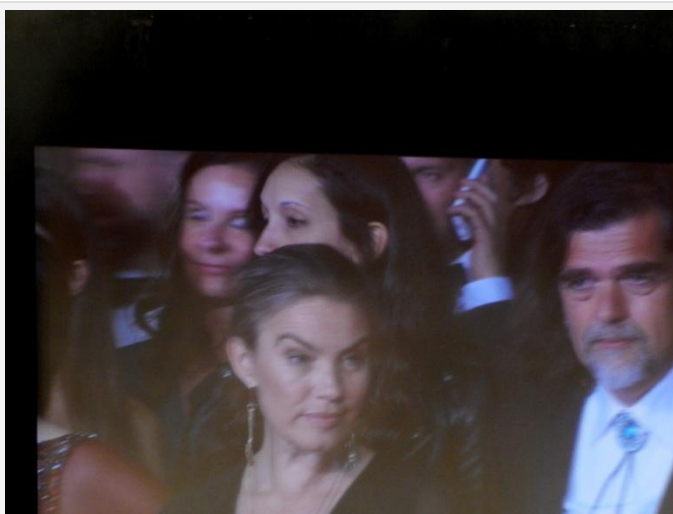




En vitesse, je rejoins la salle du Miramar pour un film d'horreur américain. *It Follows* de David Robert Mitchell. Et ça commence sur les chapeaux de roue. Le film raconte le cauchemar d'une jeune fille contaminée par une malédiction MST à cause d'un de ses amis. Dès lors, elle voit des visions de créatures voulant la tuer. Sa seule échappatoire est de coucher avec quelqu'un pour s'en débarrasser. Parti de ce postulat, *It Follows* est entièrement basé sur l'ambiance et semble réussir un coup de maître. Semble parce que malgré le déroulement passionnant, je dois me rendre au pied des marches pour espérer voir *The Salvation*. Frustration, au pire je reviendrai demain matin.

Un colt pour achever mon sommeil

Re-frustration, le film a une demi-heure de retard, la montée aussi ! J'aurais pu voir la fin de l'autre ! En attendant, un gars juste à côté de moi me déride. Saoul comme un cochon et vêtu d'un blouson de cuir noir, il a peu de chance de rentrer. A moins de se faire passer pour "Gerbi le Magnifique" ! Un peu plus loin, c'est un homme, à la veste parfaite, qui risque pourtant de se faire refuser : il porte une jupe !



Le tapis rouge, c'est aussi l'occasion d'étaler sa toute nouvelle chirurgie esthétique, réussie... ou pas!



Quel plaisir de retrouver Mads Mikkelsen (*Hannibal*, *Casino Royale*), Eva Green (*Casino Royale*, *Kingdom of Heaven*) ou Jeffrey Dean Morgan (*Watchmen*). D'autant plus que le western de Kristian Levring est assez réussi.

De facture classique, le film brille par sa mise en image, splendide, avec une forte importance accordée au jeu d'ombres. Ca débute comme un film de Leone, un train entre en gare. Jon (Mads Mikkelsen fait pour ce rôle de cowboy) est un pionnier danois, il retrouve sa famille après huit ans. Pas de chance, leur calèche est interceptée par deux ex-bagnards. L'irréversible arrive, le jeune fils de Jon est tué, et sa femme, violée et laissée pour morte. Jon se venge et tue les deux hommes. Problème, l'un d'eux est le frère du caïd local. La vengeance guette.

Même si tout n'est pas parfait (le décor est assez spécial, entre réalisme et carton, les deux acteurs français sont quasi-mutiques), ce western, tourné en Afrique du Sud, réussit à nous emporter. A tellement nous emporter que j'ai le soupçon de m'être endormi. J'aurais bien empoigné un des colts du film, tiens, et visé entre les deux yeux de ma fatigue terrorisante. Pas de chance, pas de revolver et je dois lutter à mains nues et à poings fermés. Le film finit, je ne demande pas mon reste, et après quelques photos de Mads, je cours rejoindre mon lit pour être en forme pour la dernière journée qui s'annonce.



Mads Mikkelsen dispose à Cannes d'une aura incroyable. Sympathique et accessible, il s'est prêté au jeu des selfies et autographes avant d'être prié de regagner sa voiture.

Cannes : Clap 5 et de fin : la fin d'un rêve !

21 mai 2014, 15:09

Pas de réveil en catastrophe, cette fois ! J'ai pris mes dispositions pour me lever tôt et faire mes bagages : 10 kilos en plus vu le nombre de revues que je ramène (chaque jour, Variety, Le Film Français, Hollywood Reporter et les autres publient un magazine gratuit revenant sur le Festival de Cannes et le monde du cinéma, alors forcément, ça fait de la lecture).

It Follows à jamais sans fin ?

Je mange au calme en me disant que je vais essayer de voir, quand même, la fin de l'excellent film d'horreur **It Follows** (voir Clap 4).



Another (and a last) day in paradise #Cannes2014 #FestivaldeCannes #perfecttrip

Deux kilomètres de marche plus tard, j'arrive devant le Miramar (ce prestigieux palais, ancien hôtel restauré, qui abrite les projections des films de la Semaine de la Critique). Il est 9h, le film commençait à 8h30, mais bon, j'ai vu une bonne heure de film hier donc ça va ! Ah ben non, ça ne va pas, les vigiles ne l'entendent pas de cette oreille : « *On ne fait plus rentrer personne une fois que le film est*

commencé. » Bon, va falloir ruser et négocier : « Oui mais bon, j'ai du partir hier plus vite pour pouvoir accéder au tapis rouge. Tapis rouge qui, lui-même, avait pris du retard, donc au final j'aurais pu voir la fin de ce film. En plus, peut-être qu'il ne sortira jamais en salle. Que je suis condamné à ne jamais connaître la fin. Un film d'horreur dans le film d'horreur : je pourrais être hanté, à jamais, par cette fin que je serai condamné à imaginer. » Bref j'en fais des tonnes, et malheureusement, je resterai sur le pas de la porte. Dommage !

Eva au jogging, Mads à la plage et une équipe de choc au Carlton

J'ai du temps à tuer donc je flâne un peu le long de la plage. Un petit attroupement se forme devant l'hôtel Carlton. J'approche, un espace est réservé aux photographes, comme dans un enclos à bestiaux. Ils auront la plus belle des vues pour l'événement qui se prépare. Les passants, les curieux et les autres photographes non-accrédités ont leur place de l'autre côté de la route. Ce qu'ils verront dépendra de ce que les journalistes et photographes « officiels » en laisseront entrevoir après avoir dressé leurs escabelles. Je me joins au groupe de curieux, il n'y a pas encore trop de monde et suis idéalement placé. Je discute avec un papa qui a emmené sa fille dans sa course aux stars : *« Quand vous verrez passer un cycliste aux lunettes vertes, c'est le signal que les vedettes vont bientôt arriver. Sinon, on a vu Eva Longoria qui faisait son jogging. Un garde du corps l'accompagnait, mais l'anonymat était quasi parfait. On a aussi vu Mads Mikkelsen qui descendait à la plage, avec pour unique protection sa serviette. »* Et oui même les stars ont besoin de décompresser. Enfin, toutes ne sont pas comme ça ! *« Gérard Depardieu et Deneuve sont au Martinez, mais bonne chance pour les voir ! »*

Autre rencontre, en English cette fois, au début pas rassuré, je me laisse finalement aller à la langue de Shakespeare. Erlen vient d'Estonie. Tout juste débarqué, il débute son premier Cannes : *« Là, c'est du bonus, je viens juste de retirer mes accréditations et cette après-midi, je commencerai mon travail pour un magazine. That's amazing ! »* Pourtant, il ne verra aucun film, cloisonné derrière son téléobjectif.



Du bruit, des cris, des mains tendues et des appareils photo qui s'élèvent, mais qui arrive?

Mais qui attendent-ils ?

Soudain, remous dans la foule (car oui des gens nous on rejoint, nous sommes compressés contre les barrières qui, en plus, s'enfoncent dans la terre tendre du terre-plein. Ca peut basculer à tout moment.), l'équipe de choc arrive... derrière nous ! Ce qui n'était pas prévu.

(<https://www.youtube.com/watch?v=KLUC-2Wod6c>) Et quand je vous dis équipe de choc, n'allez pas croire que je vous mens ! Imaginez plutôt : Sylvester Stallone, Arnold Schwarzeneger, Antonio Banderas, Jason Statham, Mel Gibson, Harrison Ford ou encore Dolph Lundgren. Un casting explosif et surtout EXPENDABLES.



Sylvester Stallone, Mel Gibson, Wesley Snipes, prophètes (semant la bonne parole à coup de baïonnettes) au pays du cinéma.

Car oui si cette fine équipe de légendes de films d'action est réunie, c'est pour promouvoir la sortie d'*Expendables III* prévue pour août. Les EXPENDABLES!!! Pas en affiche, pas même en photos, non ! De chair, de muscles et d'os! L'ambiance est de folie, les cris font sourire les acteurs perchés et répartis sur deux tanks. Une fois arrivées devant l'hôtel, les vedettes descendent de leurs chars pour rejoindre le podium à quelques mètres de nous. C'est dingue. Ce qui est moins dingue c'est l'avancée des tanks qui vont complètement boucher la vue des spectateurs lambda. De coup, plus moyen d'apercevoir les idoles.





Mel Gibson, plus en mode "Barbe Max" que Mad Max.



Harrison Ford, Mel Gibson et Sylvester Stallone pour une tournée des légendes.



Les gros muscles du cinéma, ont-ils leur limite en réalité?

Et le gars, qui se la joue, planté au-dessus de la machine de guerre, scotché à son talkie-walkie, s'amuse des huées du public qui ne voit plus rien. « *How much will you pay to be in my place ?* » Erlen propose une somme. Et l'autre de lui dire : « *Forget it !* » Ca ne résout pas le problème, on ne voit toujours pas les stars, et quand les tanks avancent enfin, elles se sont volatilisées.



"How Much will you pay to seat in my place?"

Retour vers le Marché du film pour un dernier tour avant de rendre mon badge à Louis qui a vraiment fait un travail énorme pour que mon séjour soit le meilleur qui soit ! Je pense que sans lui, j'aurais plus passé mon temps à angoisser et à chercher des bons plans qu'à vivre réellement ce festival !

Frustration mais... Respire

Après un verre d'adieu, je tente de voir un dernier film, celui de Mélanie Laurent, Respire. Pour mettre toutes les chances de mon côté, j'arrive 1h20 à l'avance. La file côté "pass Cinéphile" est déjà bien longue, mais normalement, ça passera. Du moins, si les badges privilégiés (presse, marché, festival...) ne sont pas trop nombreux et comme ils ont tendance à arriver en dernière minute voire en retard... rien n'est jamais sûr.

- *Pourquoi ce que ceux de la presse ne vont pas voir les films dans leurs bunkers ?*
- *Parce que quand on a un privilège, on aime bien l'utiliser et le montrer !*

L'avantage d'être si tôt dans la file, c'est que, encore une fois, on fait des connaissances. Dont certains grands noms, ou presque : Luc, non pas Besson mais Buisson, celui qui élevait tantôt la voix, est venu avec sa femme Anne et un ami, Laurent. Ils ont profité d'un voyage organisé par une association. Ils viennent de Grenoble et, après trois jours à Cannes, c'est leur dernier jour, leur dernier film. « *On a payé plus de 400€ rien que sur place, et au final, on est plutôt déçu. Je ne reviendrai plus !*, explique Luc, *le pass cinéphile c'est un truc pour les chiens. On est traité comme des chiens, on doit faire la file 1h30 à l'avance et, quand bien même, on se fait encore parfois refoulé. Le système des files est absolument incohérent. C'est un festival de privilèges, ça me révolte !* »



Anne et Luc, un peu dégoûté, mais avec le sourire, par cette première (et dernière?) expérience cannoise.

Anne essaie de le tempérer et explique, pendant que Luc compte le nombre de personnes dans la file : « *Il est de mauvaise humeur à chaque fois qu'il faut faire la file. Mais après, il dit à chaque fois que c'était chouette, il ressort comme un gosse.* » Mais là, Luc n'est pas calmé : « *Le système n'est pas adapté. Et à chaque fois que je n'ai pas été adapté au système, le système s'est effondré !* » Puis, plus réaliste : « *Il faut faire une enquête, constater comment ça se passe dans les autres grands festivals : Venise, Berlin etc. Et si on voit que c'est mieux, là, Cannes pourra bien faire des efforts !* » Et il n'a pas tort. Laurent regarde son ami s'énerver et relativise, amusé : « *On verra, c'est du bonus, si on rentre dans la salle, ce sera une bonne surprise.* » En attendant, au fur et à mesure que les « privilégiés » passent et que ça sent le roussit, le trio grenoblois négocie déjà le retour : par les Alpes en risquant de croiser des camions et camping-cars ? Ou par un autre itinéraire ? Le choix est cornélien.

Cannes, c'est du gâteau (d'anniversaire)

Juste derrière, il y en a une qui n'a rien perdu de la scène : Marie. Cette jeune bretonne, étudiante en cinéma vient fêter son vingt-et-unième anniversaire au Festival : « *Je suis vraiment contente, ma famille m'a payé le voyage jusqu'ici, je loge chez mon cousin et je cherche des combines pour avoir accès aux films* » En effet, elle n'a aucun pass et prône le système D ! Ce matin, on lui a donné deux

places. Il y a aussi des places qu'elle peut se procurer gratuitement ou pour 4€, ça dépend des salles. Mais son rêve absolu, c'est le tapis rouge, bien sûr. Elle va essayer de dégouter des invitations. D'ailleurs, elle récupère le pass cinéphile d'Anne qui n'en aura plus besoin puisque pour Respire c'est foutu (et mon compteur restera bloqué à onze films sur trois jours et demi)! Marie va essayer d'accoler au badge salvateur, une photo d'elle. On trafique comme on peut.

J.B. comme... ?

Je prends congé de tous ces joyeux drills et tue le temps en retournant sur la promenade en bord de plage, bondée d'ailleurs. C'est le plus chaud des cinq jours que j'ai passé ici. Puis, sur un coup de tête, je décide de passer devant le Martinez. La foule est opaque et attend les stars. Il en faut de la patience, ce n'est pas mon truc, mais puisque ça fait partie des rituels de Cannes, je me prête au jeu. Après 20 minutes, Monica Bellucci entre furtivement dans une voiture teintée. Le signe qu'elle adresse aux anonymes est timide. Mais on s'en contente. De toute façon, ce n'est pas elle qui est attendue par des centaines de fans ayant suivi la rumeur comme quoi un certain J.B. serait dans cet hôtel (juste en face du plateau du Grand Journal). J.B comme James Bond ? James Brown ? Joan Baez ? Jacques Brel ? Ou l'inégalable Justin Bridou ? Rien de tout ça : Justin Bieber, la star interplanétaire.



Tous, devant le prestigieux hôtel Martinez, attendent de voir passer les stars!



Monica en mode furtive!

Au moment où toutes les fans reprennent en cœur les chansons de la vedette adulescente, c'en est trop pour mes oreilles¹. Je quitte le Martinez et retrouve le calme de la Croisette sans m'empêcher de penser aux autres stars (certainement pas moins méritantes) qui passent inaperçues (comme Djimon Hounsou, pourtant incroyable compère esclave de Maximus dans Gladiateur) et ne demanderaient pas mieux d'être accostées (car oui certains acteurs sont bien abordables), mais non ! On en attend un autre, né avec une cuiller en or dans la bouche. La vie est parfois injuste même chez les stars.

Les artistes crèvent la toile

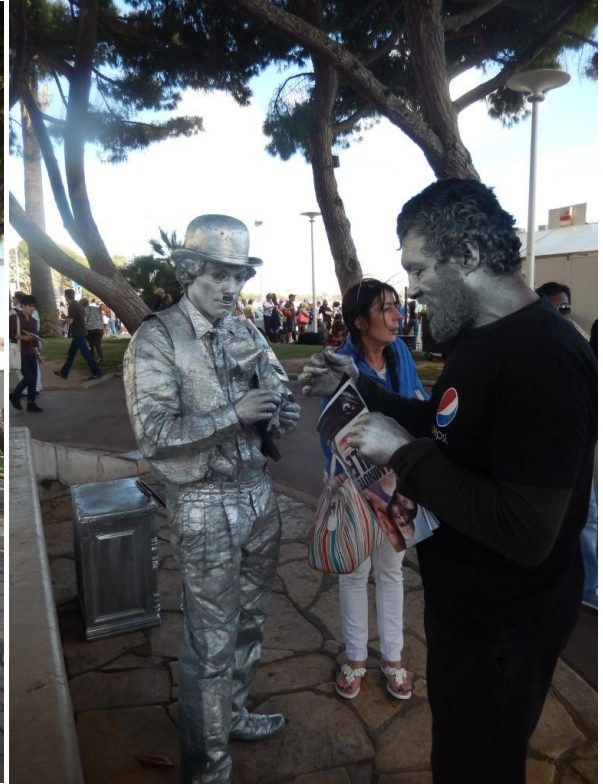
Encore un peu de temps avant le grand retour, j'en profite pour me balader une dernière fois sur la Croisette. Louis avait raison quand il me disait que Cannes serait bondé ce week-end. La ville l'est ! On marche à deux de tension et de grands attroupements se font autour d'artistes. De la danseuse du ventre aux hommes-statues, en passant par le clown ou des illusionnistes en lévitation²³, Cannes cultive aussi les arts de rue, pas riches et à la lisière du luxe des palaces. En venant ici, se font-ils rêver autant qu'ils nous font rêver ? Sont-ils le revers subversif de la classe des stars ? Toujours est-il qu'ils mettent dans les yeux des festivaliers d'autres étoiles que celles des grands boulevards, c'est déjà ça.



¹ <https://www.youtube.com/watch?v=Xiza2PF6OQc>

² <https://www.youtube.com/watch?v=G1kkbgHzMTs>

³ <https://www.youtube.com/watch?v=T-Cjz1ZSqQ0>



J'ai, désespérément, abandonné la recherche de souvenirs, tous plus empreints de manque d'originalité les uns que les autres (puis à 15€ le misérable porte-clés, faut pas déconner !) et me décidé à noyer mon regard dans la beauté de la mer, une mer océano-cinématographique. Au loin, on distingue les montagnes. Les stars de la vie quotidienne vont se baigner, sans smoking de prestige ou maillot de paillettes. Cannes, c'est vraiment la collision de deux mondes, deux vagues qui se croisent et se frôlent, entre ceux pour qui le Festival n'est qu'une perturbation de la tranquillité (et se réfugient à l'ombre des hauteurs du vieux village) et ceux qui vivent du showbiz (pour qui les salles obscures ne sont qu'une excuse). C'est ce micmac, ce mélange des styles et des genres (n'est-ce pas d'ailleurs la raison d'être du Cinéma ?), qui font de Cannes un Festival à part, le plus grand du monde, qui plaît, ou ne plaît pas, mais ne laisse pas indifférent.







Pas de Palme, mais des cloques !

Quelques clichés plus tard, je me dirige tout doucement vers mon hôtel, aux Couleurs du Sud (il n'a jamais aussi bien porté son nom que sous ce soleil brillant). Les derniers pas sont difficiles : moi qui étais content et fier de ne pas souffrir des pieds, j'en reviens. Non, avec « *12 à 15 kms par jour* » comme le disait Louis (voir Clap1), pas sûr que ce soit le meilleur moyen pour avoir les pieds palmés, et encore moins d'or. Par contre, pour les avoir cloqués, ça marche à tous les coups !

En faisant mes adieux au duo d'hôtes, Célestin et David, qui m'ont accueilli dans ce petit hôtel sympathique, je comprends à quel point, j'étais bien heureux. Heureux de me retrouver le soir, la nuit plutôt, dans cette chambre au calme, sans rien avoir à demander à personne, loin des reflets de l'argent, de l'étalage des richesses et des sirènes du protocole à suivre à la lettre. Le rendez-vous est pris pour un prochain festival (car oui, il y en aura un). Juste avant de repartir, je croise l'équipe Wallonie-Bruxelles, mieux vaut tard que jamais, les emplois du temps étant tellement chargés pour ces professionnels du cinéma. Une brève mais bien chouette rencontre et l'équipe de choc (ils n'ont rien à envier aux Expendables) prend la route du Cocktail Belge. Malheureusement pour moi, malgré mon envie d'y être, c'est le bus qui m'attend.

The End ?

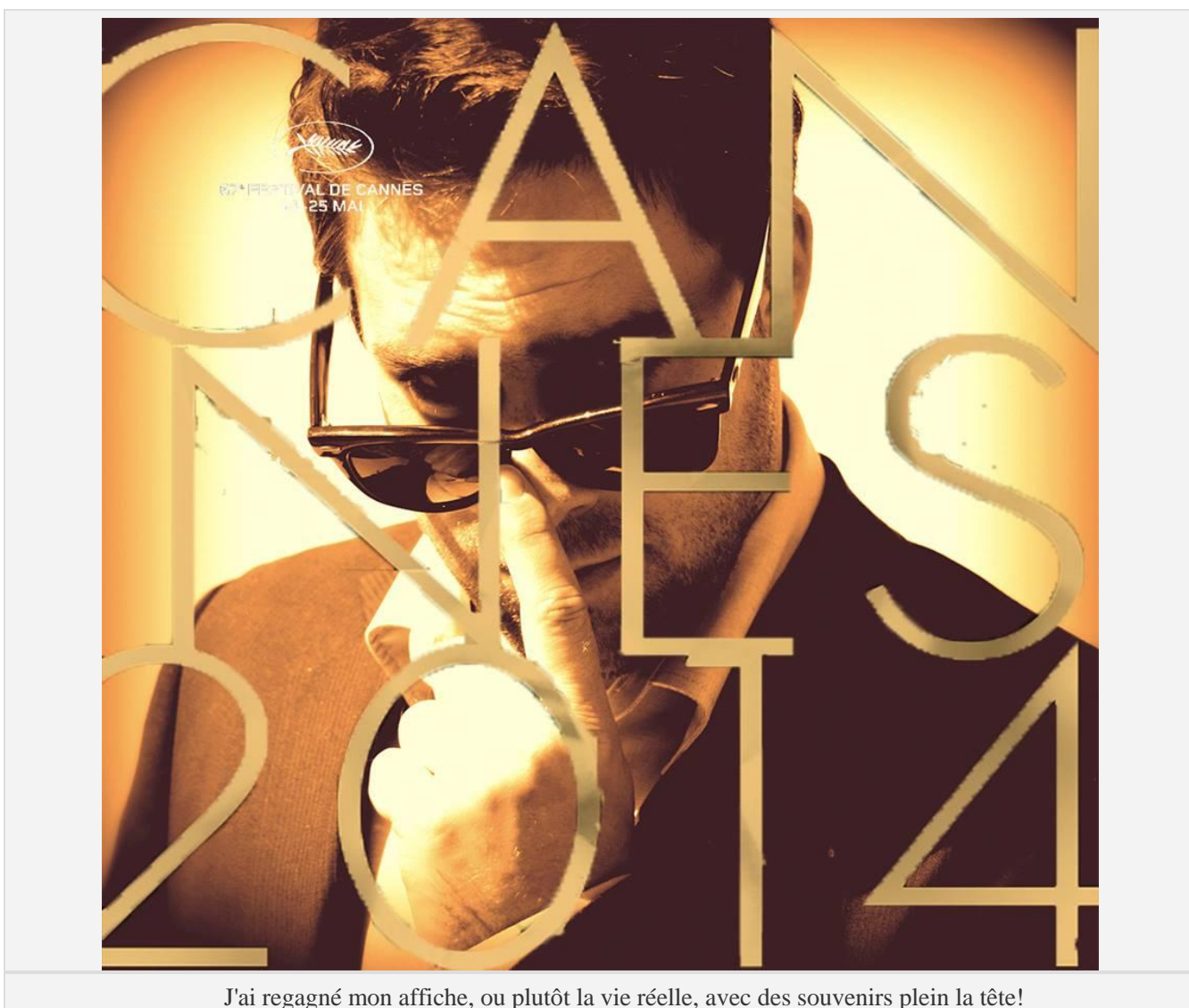
Dans le bus, le chauffeur moustachu a la gouaille d'un second-rôle récurrent. Avec humour, il prend faussement la mouche avec ses passagers de tous horizons : « *Ils vont me finir ! La moitié du festival, je ne tiendrai pas. Mais non monsieur, puisque je vous dis que les cartes étrangères ne fonctionnent pas. Ah vous ne savez pas où vous allez ? Eh bien, je vais vous dire quelque chose que vous pouvez noter : Quand on ne sait pas où on va, on n'y va pas !* »

Le sourire au beau-fixe, les yeux un peu cernés par la folie de mes nuits de cinéma, je n'ai pas l'ombre d'un regret, ce périple continuera à vivre dans mes souvenirs (pour l'éternité) et dans mes rêves. Puis,

la prochaine fois que je reviendrai, je serai moins novice et vous ferai vivre ce Festival d'une autre manière (en tant que vrai journaliste ?).

En attendant, peu à peu, je passe du champ au contre-champ, je m'évade de la plus grande et la plus belle des prisons de l'obscur (intemporelle, allant de l'intime aux blockbusters, de salles de quelques places au 2409 place du Grand Théâtre Lumière), je réintègre mon affiche et je quitte... la fine pellicule de Cannes.

Arrivé à l'aéroport, au moment d'entrer dans la voiture, je demande à mon papa : « *Quoi de neuf en Belgique ?* » Car oui, à seulement 800 kms de Bruxelles, j'ai complètement déconnecté, le cinéma est tellement plus beau que la réalité. Il me faudra, sans doute, quelques jours, pour "dé-Cannes-cter", cette fois !



J'ai regagné mon affiche, ou plutôt la vie réelle, avec des souvenirs plein la tête!

Merci à Cinergie, La Libre Culture et Wallonie Bruxelles International, pour ce magnifique voyage. Merci aussi, de près ou de loin, à tous ceux qui m'ont suivi et me suivront encore, du fond du cœur,

Alexis